

ANNE STEVENS-LYSY

Articulations cliniques de Φ_0 *

Comme l'indique le titre de cet exposé, je vais faire usage d'une notion de Lacan, Φ_0 (phi zéro), dont j'espère montrer qu'elle est une notion structurale qui permet de repérer et d'organiser, voire de différencier toute une série de phénomènes dans l'abord clinique des psychoses.

Il n'est sans doute pas superflu de commencer par un bref rappel des thèses de Lacan sur la psychose au moment où il introduit ce terme de Φ_0 , c'est-à-dire dans l'écrit de 1958 « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». Reprenant les développements de son troisième séminaire, il définit la psychose par le manque d'un signifiant. Un signifiant fait défaut dans l'armature signifiante minimale du sujet, déjà posée par Freud, qu'est l'oedipe. En reprenant la catégorie freudienne de la *Verwerfung*, Lacan pose que la forclusion du Nom-du-Père et l'échec de la métaphore paternelle constituent « le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose » (1)

Vous vous souvenez certainement de l'écriture par Lacan de la métaphore paternelle comme opération de substitution signifiante par laquelle le Nom-du-Père barre le désir de la mère et donne une signification au sujet : la signification phallique. La coordination du père au phallus et à la castration est reprise à Freud et écrite ici en termes signifiants. Lacan construit son schéma R dans cet écrit en référence à l'oedipe freudien et montre par son élaboration comment la métaphore paternelle et son effet de signification phallique est constitutive du sujet et conditionne le rapport du sujet à la réalité. Dans le

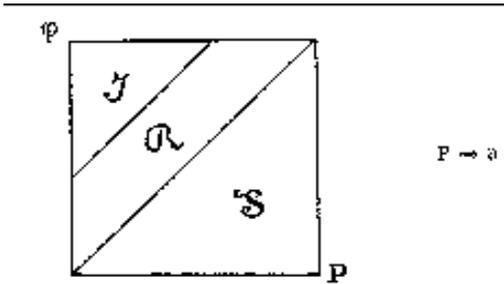
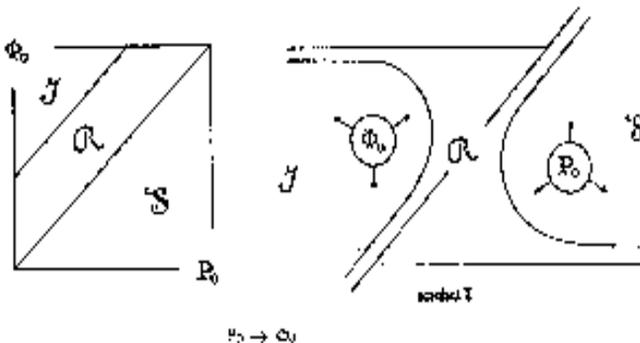


Schéma R:

schéma les sommets P et Φ (phi) maintiennent les triangles du symbolique et de l'imaginaire, qui ensemble enserrant le champ de la réalité. On peut donc écrire sous la forme de l'implication $P \rightarrow \Phi$ cette métaphore qui permet au petit monde de chacun de tenir. C'est ce qui met de l'ordre dans le monde, ce qui répartit les sexes, ce qui permet au sujet de trouver sa place, à la fois dans l'imaginaire et le symbolique (2).

Que se passe-t-il quand le Nom-du-Père est forclos ? On peut dire, en résumé, qu'à ce temps-là de l'enseignement de Lacan, pour le psychotique les choses peuvent tenir pour autant que le point de fragilité de l'édifice ne soit pas touché. Mais tout l'édifice s'effondre quand le Nom-du-Père est appelé. L'appel au Nom-du-Père forclos n'a pour réponse qu'un trou, dit Lacan (3). C'est ce moment, où se révèle la carence du signifiant lui-même » (4), que Lacan désigne comme déclenchement de la psychose. Ce trou du symbolique, Lacan le note dans le schéma I par P_0 , à la place où se trouvait le triangle du symbolique



dans le schéma R. Je rappelle que ce second schéma est construit par transformation du premier et qu'il donne « la structure du sujet » psychotique. Il se base sur l'analyse du cas de Schreber, non pas au moment du déclenchement, mais « au terme du procès psychotique », après la tentative de reconstruction par le délire. La forclusion du Nom-du-Père a pour effet logique que la métaphore paternelle n'opère pas, ce qui veut dire qu'il n'y a pas production de la signification phallique. Je cite Lacan : « Au point où (...) est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou - c'est ce qu'il écrit $Po -$, lequel (trou) par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique » (5). Ce second trou, figuré dans le schéma I du côté de l'imaginaire, est noté Φo . On voit donc qu'à ces deux schémas correspondent deux implications : si dans le cas de la névrose l'implication $P \rightarrow \Phi$ est ce qui fait l'assise du sujet et de son rapport au monde, l'implication $Po \rightarrow \Phi o$ écrit ce qui justement fait défaut dans la psychose.

Φ est donc un effet de Po , c'est un effet dans l'imaginaire de l'absence d'un signifiant, c'est la béance dans l'imaginaire qui répond au défaut de la métaphore symbolique (6). C'est du côté de Φo que Lacan place les phénomènes du cataclysme imaginaire qu'il qualifie de régression topique au stade du miroir, et les tentatives de solutions imaginaires à l'éliision du phallus. Sans détailler maintenant la façon plus complexe dont il les articule, je rappelle simplement qu'il prend sur ce versant une série de phénomènes dont Schreber témoigne dans ses *Mémoires*, notamment le « meurtre d'âmes » et tous les phénomènes qui ont trait à sa vision de la fin du monde pendant l'état aigu de sa maladie, qui sont des phénomènes touchant à l'identité et à l'image du corps : les « images d'hommes bâclés à la six-quatre-deux », les âmes, les « petits hommes », la conviction de sa propre mort, qu'atteste aussi le tableau de stupeur catatonique rapporté dans les certificats médicaux, la solution d'« être une femme » et de subir l'éviration.

Cette énumération rapide me servira de prélude à la question que je voudrais aborder, celle du statut des phénomènes catatoniques dans le champ des psychoses. Je la poserai à partir d'un cas, celui d'une jeune fille de quinze ans que j'ai rencontrée dans une institution. Quand je vois Mélanie pour la première fois, elle refuse depuis plusieurs jours de manger et de parler. Je la trouve figée sur une chaise, dans une position des plus inconfortables, les muscles tendus. Tandis que je lui parle, elle reste sans répondre, le regard fixe, avec un sourire extatique, parfois interrompu d'éclats de rire ou de grimaces de déplaisir. J'apprends qu'elle reste ainsi

immobile pendant des heures, et qu'à d'autres moments cette attitude prostrée fait place à une docilité soudaine ou à des actes automatiques elle se laisse nourrir, elle se lève et s'habille puis se déshabille, ou elle se met à tricoter sans arrêt jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de fil. Bref, Mélanie présente tous les signes qui composent le tableau psychiatrique classique d'une forme grave de la schizophrénie, l'hébéphrénocatatonie ou catatonie tout court. Ce tableau psychiatrique se caractérise par la prédominance des troubles psycho-moteurs, la stupeur, la catalepsie musculaire, le "négativisme" c'est-à-dire le refus d'aliments, le mutisme, l'opposition, qui parfois fait place à l'agitation extrême ou aux impulsions dangereuses; d'autres caractéristiques sont encore le maniérisme (c'est-à-dire les grimaces les tics), les phénomènes d'imitation (échopraxie et écholalie) et stéréotypies.

Mélanie est restée dans cet état mutique et comme douloureusement «habitée» pendant plusieurs mois. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrivait. Un an auparavant elle avait déjà sombré dans la épisode de ce genre encore avant à l'âge de treize ans, au moment de la puberté. Entre ces périodes, quand elle recommence à parler et à participer aux activités quotidiennes, elle ne parle guère de ce qui s'est passé pour elle. Le plus souvent elle ne répond pas si on l'interroge sur ce point, ou elle dit seulement qu'il y avait des raisons d'être comme cela ou que c'est son affaire. Néanmoins il arrive qu'à de rares moments elle se mette à parler de façon assez volubile et comme sous l'effet d'une impulsion soudaine. De ces dires-là, ainsi que des quelques propos plutôt laconiques qu'elle peut tenir à d'autres moments, on peut conclure deux choses. Premièrement, que ces épisodes catatoniques sont l'effet de ce que Lacan appelle « conjoncture dramatique » ou « situations au sens romanesque de ce terme », toujours repérables au moment du déclenchement d'une psychose (7). Deuxièmement, que cette mobilisation complète et parfois spectaculaire du corps est intimement liée à la présence d'hallucinations et d'éléments délirants.

Je ne veux pas entrer ici dans le détail de la constellation d'éléments qui ont fait à chaque fois «situation» déclenchante. Je mentionnerai seulement que la première période de stupeur est attribuée par Mélanie elle-même à une conjonction de divers événements : son père lui prend sa poupée et la brûle en disant qu'elle n'est plus une petite fille et une amie de son âge se moque d'elle parce que cela la fait beaucoup pleurer ; elle a ses règles pour la première fois, et sa mère accouche du dernier-né de la fratrie. Quant au plus récent épisode, il s'est produit quelques semaines après la mort de son père. Lors de l'enterrement, Mélanie à l'air très gaie et elle ne semble pas se rendre compte de ce qui se passe. Peu à peu elle se fait néanmoins du souci : qui viendra la chercher maintenant pour rentrer, qui s'occupera des vaches à la ferme, il faudra les vendre, etc. Que

s'est-il donc passé le week-end qui a inauguré sa rechute dans la stupeur ? Elle s'est disputée avec sa mère qui a jeté le tas de journaux que Mélanie passait toujours des heures à découper et dont elle s'entourait dans sa chambre. Le même jour, sa mère a beaucoup insisté pour qu'elle l'accompagne sur la tombe de son père. Mélanie a refusé obstinément, elle s'est enfermée dans sa chambre et n'a plus bougé, mangé, ni parlé.

Dans les deux «situations» que je viens d'évoquer, le Nom-du-père a été appelé, en même temps d'ailleurs qu'a été touché ce qui pouvait servir de béquille imaginaire, c'est-à-dire la poupée ou le tas de morceaux de journaux découpés dont elle avait besoin de s'entourer pour dormir. Ce que j'en ai articulé jusqu'ici permet de situer dans ce cas les phénomènes catatoniques comme l'effet de l'appel vain dans le symbolique au signifiant forclos (8)

J'en viens à l'association de ces phénomènes avec des hallucinations et des éléments délirants. Après-coup, Mélanie a pu dire en effet que si elle ne parlait pas, ce n'est pas parce qu'elle n'en était pas capable, mais parce que Satan lui disait de se taire. Il lui disait aussi de voler. Elle se levait en effet la nuit pour prendre des objets et surtout de la nourriture dans les armoires. Après le premier épisode, qui a suivi la naissance du frère, elle raconte que lors de cette naissance elle a vu le diable. Notons encore que peu avant le dernier épisode, quelques jours après la mort de son père, elle s'est exclamée: « Satan est parti ! » Les bribes d'éléments délirants, repérés dans ses dires et très peu élaborés, tournent autour de l'idée d'être possédée par Satan et se rattachent à des récits et à des actes du père : en bref, il s'agit d'une histoire de sort qui aurait été jeté sur la ferme, et plus précisément sur la mère de son père, qui s'appelait aussi Mélanie.

La présence de voix et d'idées délirantes dans les cas de catatonie est relevée par les psychiatres, par exemple par Kraepelin ou Baruk, mais jamais l'accent n'est mis sur la détermination des phénomènes, sur les relations de causalité entre les différents éléments du tableau. Les *Mémoires* de Schreber sont très instructifs sur ce point. Schreber s'est trouvé lui aussi dans un état de stupeur catatonique pendant à peu près les deux années qui ont suivi le déclenchement, et dans ses *Mémoires*, c'est-à-dire tout de même sept ans plus tard, il faut le noter, il commente cette période si douloureuse pour lui. Il explique par exemple qu'il se tenait constamment immobile parce qu'il considérait «la passivité absolue en quelque sorte comme une obligation religieuse» (9), idée qui ne lui était pas venue de lui-même mais était dictée par les voix : « Les rayons, écrit-il, exigeaient de moi une immobilité totale («pas le moindre mouvement », telle était la consigne maintes fois ressassée) ». Cette exigence tenait au fait que Dieu ne pouvait s'approcher des hommes vivants et ne pouvait avoir

affaire qu'à des cadavres. « De là vint cette exigence absolument monstrueuse, écrit-il encore; je devais me comporter comme un cadavre » (10). Il explique aussi qu'il ne mangeait pas suite aux «miracles» dont son corps était la cible (11). D'ailleurs *tout* ce qui arrivait dans son corps était provoqué par des miracles (12). Et si ses infirmiers ne pouvaient pas voir beaucoup plus en lui « qu'un être tombé dans une hébétude stuporeuse », dit-il (13), «pourtant, quel écart célestement immense entre cette apparence des choses et la réalité je vivais dans le sentiment (...) d'avoir à résoudre une des plus graves difficultés qui jamais furent posées à un être humain, et de mener un combat sacré pour le bien le plus élevé de l'humanité. » On voit ici comment Schreber est parvenu, après des efforts inouïs, à organiser par son délire un monde et un corps entraînés dans le désastre imaginaire.

Le cas de Mélanie, éclairé par la lecture de Lacan du cas de Schreber, permet de dire que le tableau de la stupeur catatonique, avec ses phénomènes de destructuration et de morcellement du corps et du monde, et avec la présence d'hallucinations, rend manifeste la catastrophe qui s'origine dans la rencontre d'un manque dans le signifiant. La rencontre d'un trou dans le signifiant, s'il provoque un cataclysme imaginaire, entraîne en effet aussi une sorte de pullulement de significations; quand la grand'route manque, comme s'exprime Lacan dans son troisième séminaire, les petits chemins se mettent à parler tout seuls : c'est là la fonction des hallucinations et des commentaires incessants dont témoignent les malades.

Le cas de Schreber montre aussi que de cet état on peut sortir. Comment ? L'articulation de Lacan dans la « Question préliminaire

met en avant la détermination *signifiante*, non seulement dans le déclenchement, mais aussi dans la restitution d'un ordre viable pour le sujet. C'est selon le schéma suivant qu'il structure le cas de Schreber « (...) les effets d'induction du signifiant, portant sur l'imaginaire, déterminent ce bouleversement du sujet que la clinique désigne sous les aspects du crépuscule du monde, - (c'est le temps du déclenchement) - nécessitant pour y répondre de nouveaux effets de signifiant (c'est le temps de la restitution)» (14).. Toute l'organisation dans le délire de Schreber des royaumes du ciel et l'évolution de leur architecture « donnent ces réponses aux différentes étapes de la dissolution imaginaire, que les souvenirs du malade et les certificats médicaux connotent d'ailleurs suffisamment, pour y restituer un ordre du sujet (15). C'est dans ce sens qu'on peut dire que l'accrochage des troubles corporels à des significations délirantes, du type de celles que Mélanie peut énoncer une fois sortie de la stupeur, «je ne parlais pas parce que Satan me l'interdisait », - cet accrochage des significations est déjà une réponse, une tentative de mise en ordre. Chez Mélanie ces éléments délirants restent très fragmentaires. Mélanie n'est

pas Schreber, et d'ailleurs tous les «dits-schizophrènes» ne produisent pas un système délirant élaboré. C'est précisément un des intérêts du cas de Schreber que de constituer ainsi un mixte de schizophrénie et de paranoïa.

Revenons maintenant au schéma I et à Φo d'où j'étais partie. J'ai montré que les phénomènes catatoniques pouvaient être situés comme l'effet sur le corps de la forclusion du Nom-du-père. J'inscrirais donc ceci sur le schéma I en Φo , ce « second gouffre » dont parle Lacan. Mais il faut amener maintenant quelques précisions par rapport à la première articulation que j'ai faite, car, comme Colette Soler l'a mis en lumière en commentant ce passage de la « Question préliminaire » au séminaire de J. -A. Miller, Lacan introduit à propos de Φo chez Schreber une causalité à double détente. Je cite ce passage de Lacan, qui précède dans le texte l'écriture du schéma I: « Cet autre gouffre (c'est-à-dire « celui où le meurtre d'âmes a installé la mort ») fut-il formé du simple effet dans l'imaginaire de l'appel vain fait dans le symbolique à la métaphore paternelle ? Ou nous faut-il le concevoir comme produit *en un second degré* par l'élimination du phallus, que le sujet ramènerait pour la résoudre à la béance mortifère du stade du miroir ? » (16). Cette seconde question donne tout son poids à l'élimination du phallus, à l'absence de la signification phallique. Cette absence est causée par le manque du signifiant du Nom-du-père (Po), certes, mais elle a ses effets propres : la deuxième question précise que c'est cette absence phallique qui produit la régression topique au stade du miroir. Cette régression devient elle-même une solution mortifère, celle du rapport à l'autre réduit à son tranchant mortel, rapport dont témoigne chez Schreber le dit « meurtre d'âmes », ou encore sa cadavérisation et le sentiment qu'il est réellement mort. La question que pose ce paragraphe de la « Question préliminaire » est donc celle d'une variété possible des effets de l'élimination du phallus. Si dans son troisième séminaire Lacan faisait du cataclysme imaginaire un effet direct de la forclusion, ici il le décale et en fait une solution possible, celle de Schreber, à l'absence de signification phallique. L'introduction de ce décalage ne permet plus non plus à mon avis d'opposer Po à Φo comme on oppose structure à phénomène où Po désignerait la forclusion comme point de structure non observable et seulement déductible, d'une part, et Φo l'ordre des phénomènes, observables dans l'imaginaire, d'autre part. Φo acquiert par cette seconde phrase le statut de point de structure déductible, qui se manifeste dans des séries différentiables de phénomènes.

Cette précision faite, je situe donc les phénomènes catatoniques dans le cas de Mélanie à la même place que ceux de Schreber, comme effet donc de l'élimination du phallus sous la forme d'une régression topique au stade du miroir. De nombreux phénomènes qui ont trait au morcellement de l'image du corps ainsi que des tentatives d'y parer témoignent chez elle

de cette solution. Ces phénomènes n'ont pas nécessairement une signification mortelle, au sens où ils ne sont pas nommés, comme chez Schreber, à l'intérieur d'un délire qui comporte les significations de «meurtre», de «cadavre», etc. On ne peut tout simplement pas dire grand chose sur ce point, puisque Mélanie n'organise pas, ou pas encore, un délire qui leur donnerait ce sens précis. On peut néanmoins parler à leur propos de « mort du sujet », au sens où l'éliision du phallus provoque, selon l'expression de Lacan, « un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet » (17). Quand il élabore le schéma R, Lacan situe en effet le phallus comme le terme « où le sujet s'identifie avec son être de vivant ».

Je terminerai cet exposé par une question : comment les outils conceptuels à l'oeuvre dans la « Question préliminaire » de 1958 permettraient-ils d'aborder la clinique différentielle de la schizophrénie et de la paranoïa ? Bien sûr, la construction du schéma I n'était pas destinée à répondre à cette question, elle visait à illustrer le commentaire d'un cas particulier, celui de Schreber. Mais comme celui-ci présente justement le passage de traits dits schizophréniques à une restitution d'un ordre viable par le délire, on peut tout de même se demander si ce schéma pourrait nous orienter sur l'axe schizophrénie-paranoïa. L'implication $P^- \dots o$ qui le soutient n'est pas sans préfigurer une part des élaborations ultérieures de Lacan, notamment à propos de l'efficace de la castration et son effet de localisation de la jouissance. Comme le souligne J.-A. Miller dans une conférence donnée à Bruxelles sur «Schizophrénie et paranoïa » (18), le corps schizophrénique est la conséquence du ratage de la métaphore paternelle : la fonction phallique met la jouissance hors-corps; son absence est corrélative du retour dans le corps de la jouissance. Par rapport à cette jouissance pure et désarrimée dans la schizophrénie, le délire, dans la paranoïa, comporte au moins que la jouissance soit portée au champ de l'Autre. C'est en quelque sorte son avantage. Fera-t-on dès lors de la schizophrénie une accentuation du versant $\dots o$ et de la paranoïa une accentuation du versant Po ? Ou bien, en tenant compte de l'effet différentiel introduit par Lacan quant au phallus, dira-t-on que la schizophrénie et la paranoïa sont deux modes différents de résoudre l'éliision du phallus ? On peut dire en tout cas que l'accent mis par Lacan à ce moment de son

enseignement sur la détermination *signifiante* de la restitution imaginaire porte à conclure que le paranoïaque réussit là où le schizophrène échoue.

Note :

* Exposé présenté lors de la Vème Rencontre internationale du Champ freudien, « Clinique différentielle des psychoses », Buenos-Aires, juillet 1988.

- (1) J Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 575.
- (2) Cf. C. Soler, « Abords du Nom-du-Père », *Quarto*, n° VIII, 1982, p. 61.
- (3) J Lacan, *op. ci.*, p. 558.
- (4) *Ibid.*, p. 557.
- (5) *Ibid.*, p. 558.
- (6) *Ibid.*, p. 564.
- (7) *Ibid.*, p. 578.
- (8) *Ibid.*, p. 571.
- (9) D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, trad. cfr. P. Duquenne et N. Sels, Seuil, Paris, 1975, p. 124.
- (10) *Ibid.*
- (11) *Ibid.*, p. 62 et p. 165.
- (12) *Ibid.*, p. 187.
- (13) *Ibid.*, p. 128
- (14) J. Lacan, *op. Cit.*, p. 572
- (15) *Ibid.*
- (16) *Ibid.*, p. 571
- (17) *Ibid.*, p. 558.
- (18) J.-A. Miller, « Schizophrénie et paranoïa », *Quarto*, n° X, 1983, pp. 18-38.

